

voue au célibat, fait cession de sa fortune à son ancien ami Dumais et se fait paysan Canadien, auprès du manoir d'Haberville. Jules qui a épousé une anglaise du plus grand mérite et tout-à-fait digne de lui, qu'il avait connue dans ses voyages, élève une famille qui continuera les nobles traditions de la famille chérie d'Haberville.

Ce récit dont nous ne pouvons donner qu'une esquisse bien courte et bien imparfaite est entremêlé d'épisodes, de descriptions, de réflexions pleines de charme et d'intérêt.

L'auteur a bien saisi les types canadiens, et sans paraître y faire d'attention, sans rien exagérer, il en fait voir tous les côtés, il en fait remarquer toutes les nuances les plus délicates. On aime surtout à assister à ces agréables causeries dont nos pères savaient si bien embellir leurs réunions, où l'esprit, la cordialité, le rire franc et sincère tenaient la première place, et qui sont aujourd'hui disparus devant les envahissements d'une étiquette exagérée.

Le style est toujours conforme au sujet qu'il traite, généralement simple et naturel, toujours aisé et sans prétention, et surtout éloigné de cette manie du roman moderne où l'exces, l'exagération, le néologisme absurde, le plus souverain mépris pour les classiques et la grammaire, semblent être le mobile et la règle d'un si grand nombre d'auteurs. Il y a des descriptions richement coloriés, des pages émouvantes, sérieuses, des observations pleines de justesse et d'apropos sur des sujets de haute portée.

Mais ce n'est pas assez de dire que c'est un beau livre, il faut dire encore que c'est un bon livre. Parmi tous les principaux personnages que l'auteur met en scène, il n'en est aucun qui ne soit mu par des motifs avouables, même dignes d'éloges; les sentiments qui les guident sont l'honneur, l'amour de la patrie, de la famille, des traditions vénérables de la noblesse. L'ouvrage entier est fondé sur le dévouement, l'amitié, le devoir.

C'est une preuve de plus qu'on peut faire un livre intéressant sans avoir recours à l'in vraisemblable et à l'immoral dont on fait malheureusement un si grand usage aujourd'hui, qui ont complètement faussé le but du roman, et qui en ont fait la plus grande et la plus funeste école d'immoralité. Notre histoire est

une mine des plus riches où le littérateur, poète ou romancier, peut puiser largement.

Nous espérons que les *Anciens Canadiens* recevront tout le succès dont ils sont dignes, et qu'ils seront un puissant encouragement pour les auteurs qui voudraient marcher sur les mêmes traces. (1)

Un jeune poète Canadien déjà bien connu et très favorablement apprécié, Mr. L. H. Fréchette, vient de publier, sous le titre de *Mes Loisirs*, un volume de poésies, que tout le monde lira avec plaisir.

Les publications purement littéraires sont assez rares dans notre pays qu'on est naturellement porté à demander l'indulgence du public en faveur des intentions de l'auteur, quelle que soit d'ailleurs la valeur de l'œuvre qu'on veut encourager. Pour l'ouvrage de M. Fréchette, il n'en est point ainsi; même en faisant appel à la plus rigoureuse justice, et en ne demandant pour *Mes Loisirs* que la considération qu'ils méritent, nous sommes certains pour eux du plus beau succès. Nous n'entreprendrons point de passer en revue toutes les nuances du talent de M. Fréchette, mais nous pouvons dire que plusieurs de ses poésies pourraient être signées par Lamartine ou Victor Hugo dans leurs meilleurs jours. Une imagination riche et féconde, une grande vigueur de pinceau, beaucoup de facilité de versification, une connaissance étendue des richesses de la langue, voilà surtout ce qu'on remarque dans les poésies de Mr. Fréchette.

Les morceaux intitulés La Poésie, l'Iroquoise du Lac St. Pierre, Hommage à Mr. le Chevalier Falardeau, Alleluia, le Premier de l'an de 1861, sont, sous tous les rapports, dignes d'attention.

Dans cette dernière nous trouvons ce tableau de la Révolution :

Le siècle où nous vivons est un siècle en délire,
Avait dit un poète à la puissante lyre.
Soufflant partout le vent des révolutions,
L'esprit voltairien, avec un rire infâme,
Veut jeter son poison dans l'âme
Et courber sous son joug le dos des nations.

Pauvre siècle qu'on nomme un siècle de lumière,
Où l'on voit, aux palais comme sous la chaumière,
Fermenter le désordre et le mépris des lois!
Où des bandits sortis des tripots et des bouges,
Hurlant sous leurs longs drapeaux rouges,
Jettent l'éclaboussure à la face des rois!

(1) Sous le titre de Légende de Madame d'Haberville, nous reproduisons plus loin un chapitre des *Anciens Canadiens*.